

## Introduction: appropriation de l'espace public

Karla Werner  
Ecole d'Architecture  
Institut Royal de Technologie  
S - 10044 Stockholm  
Sweden

Le symposium intitulé 'Appropriation de l'espace public', tenu à l'Ecole polytechnique Royale (Stockholm) en février 1992, avait pour sujet différents aspects de cette appropriation, et en particulier ses dimensions mentale et concrète. Ce fut l'occasion d'examiner les conditions de la récupération de l'espace public et de se demander comment cet espace peut devenir territoire signifiant, incitant l'individu à se sentir concerné. En me fondant sur mes propres travaux de recherche sur "la ville en tant qu'espace existentiel" (1991), je prétends que les citoyens souhaitent disposer d'espaces publics significatifs.

La plus grande partie du symposium fut consacrée à des travaux concernant des expériences faites dans le domaine de l'appropriation de l'espace public. Ces expériences ont pris différentes formes, y compris des recherches sur le terrain. Dans un cas, un architecte a voulu utiliser la structure sociale et la culture locale comme bases à son propre travail. Il a donc installé son bureau dans le voisinage même où il devait réaliser son projet. Un autre exemple illustre la manière dont un architecte peut contribuer à développer une structure sociale et culturelle en se centrant sur l'espace public. Comme dans le premier exemple, l'architecte joue alors le rôle d'intermédiaire entre les usagers (besoins) et les autorités locales (projet). Un troisième exemple montre ce qui peut être fait pour transformer un *no man's land* en un lieu concernant tout le monde, et même en une localité magique. Mais même cet exemple démontre que le chercheur ne peut saisir les besoins et les souhaits des personnes concernées qu'en acceptant qu'il a lui-même toutes sortes de besoins existentiels.

Les travaux dont nous venons de parler ont été faits dans différents pays européens – Allemagne, Autriche et France. Ils concernent donc des cultures que les Suédois associent spontanément à un urbanisme prononcé et qui – disent-ils – permettent d'établir sans problème une relation à l'espace public. "L'Europe est installée à la table d'un café", m'a dit l'une des personnes que j'ai interviewées à Stockholm, pour indiquer la différence qu'elle percevait entre la culture suédoise centrée sur le logis et la culture européenne en général. Pour elle, la culture caractéristique de l'Europe centrale et méridionale a défini l'espace public comme un salon, comme un espace servant à la communication et à la vie sociale. Tout voyageur d'origine suédoise qui visite les villes européennes confirmera que telle est bien la dimension de leur espace public et que ce dernier est utilisé de cette manière. Et pourtant ceci ne s'applique que là où la ville contemporaine n'a pas envahi le territoire de l'ancienne cité. Dans les villes modernes, l'espace publique ressemble souvent à un *no man's land*. Ceci est dû au fait qu'il y est souvent considéré comme un espace secondaire, même si l'on s'applique à le structurer. Et en tant que tel, il n'encourage personne à l'occuper ou à y rester. Les espaces secondaires sont destinés aux passants, par le biais de leur seul message commercial; ils ne sont pas faits pour être appropriés.

En Suède, l'espace public est souvent considéré comme un espace secondaire qui n'est pas là pour être approprié ou pour avoir une signification personnelle. Permettez-

moi de vous donner un exemple. Les autorités locales d'une municipalité située dans le voisinage de Stockholm reçurent la demande suivante: un jeune couple voulait ouvrir un petit restaurant, avec orchestre, juste à l'entrée d'une nouvelle banlieue. Ces jeunes projetaient de faire du restaurant un lieu de rencontre pour les habitants, ajoutant ainsi une nouvelle dimension à la vie de banlieue dans ce voisinage. Ils dirent aussi qu'ils voulaient fournir un contrepoids à l'orientation purement familiale des espaces publics de cette banlieue. Cette orientation s'exprimait dans un système de cours, dont chacune comportait un terrain de jeu pour les enfants et des bancs pour les parents qui pouvaient aussi surveiller leurs enfants de la fenêtre des appartements ouvrant sur un espace public semi-privé. Le terrain ouvert situé à l'entrée de la banlieue ne contenait que l'éventail habituel de services, avec ouverture jusqu'à 18 heures, et une station de métro. Le restaurant pourrait alors bien y remplir sa fonction et donner plus de vie à une zone assez anonyme; il lui ajouterait une touche personnelle et accueillante. Les autorités locales, représentées par un homme dans la cinquantaine, ne comprirent pas du tout. L'homme se demanda qui diable pourrait vouloir aller dans ce restaurant, maintenant que tant de soin avait été apporté à l'aménagement d'appartements attrayants et d'un espace public convenant aux familles. Les autorités locales refusèrent la demande du jeune couple...

Cette attitude envers l'espace public n'est pas du tout inhabituelle. Au contraire, elle est typique de la manière dont cette génération a cédé ses espaces publics. L'espace public a été aliéné parce qu'on ne l'a plus mesuré que d'un point de vue rationnel, en utilisant des idéaux esthétiques tels que propreté, simplicité, netteté. Les dimensions qui font appel au sentiment ont donc dû vivre en secret, dissimulées dans les espaces privés.

Il est donc vrai que, malheureusement, nous avons manifesté pas mal de négligence envers les significations multiples de l'espace public et que cette négligence a été nourrie par l'ignorance et par une certaine arrogance, oublieuse du fait que les gens ont vraiment une relation à l'espace public – du moins lorsqu'ils le peuvent. L'été dernier, les habitants de Stockholm surprirent beaucoup les autorités suédoises à tous les niveaux en organisant leur premier Festival de l'Eau. En quelques jours, l'un des espaces publics les plus attrayants de Stockholm, situé près du Palais Royal, fut transformé en une scène pour spectacle urbain. Pour une fois, on servit même des boissons alcooliques. Les autorités découvrirent que des personnes de tous âges participaient à ce spectacle urbain, qu'elles y prenaient plaisir et qu'elles "se conduisaient bien", en dépit du fait que le niveau de communication sociale autorisée en public avait été quelque peu relaxé.

Des exemples comme celui que je viens de donner montrent clairement qu'il suffit de la libérer pour que la relation à l'espace public s'établisse. Ils montrent aussi qu'il faut que le processus de libération s'engage à l'endroit même où la relation est bloquée: au niveau de l'élaboration des valeurs. Ceci s'applique à toute culture, sur le plan national ou local comme sur celui de la société ou du groupe. Le niveau auquel une culture élabore ses valeurs est fondamental par rapport au genre de libération dont je parle. Libération et émancipation sont indispensables dès qu'un peuple commence à dire qu'il ne peut plus projeter son besoin d'expériences sociales et esthétiques profondes sur l'espace public; mais aussi lorsqu'il se trouve confronté à l'ignorance (ou même à l'arrogance) avec laquelle on traite les multiples significations de l'espace public. Le but de cette démarche libératrice est de rendre les acteurs plus conscients et plus sensibles envers la signification existentielle de l'espace public.

L'une des personnes que j'ai interviewées m'a dit: "Cela m'a fait mal de voir Stockholm changer de caractère parce que son coeur même est violé et qu'on lui a imposé un contraste entre vie de jour et désolation de nuit". Cette citation illustre les sentiments de plus d'un habitant de cette ville, face à la désolation des espaces publics dont ils sont témoins depuis trois décennies. Elle met aussi en évidence le profond fossé qui sépare planification et habitants. Bien sûr, il s'agit là d'une opposition artificielle et qui ne doit pas forcément exister. Planification et habitants pourraient se rencontrer. Il faudrait élaborer des projets qui soient proches du riche univers de l'esprit et de l'âme humaine. Ce n'est qu'alors que nous pourrions donner à l'espace public une esthétique servant de base à son appropriation.

Nous pouvons faire appel à des experts en la matière, en nous adressant à des gens qui ont eu la ville pour espace existentiel et qui ont vécu avec elle comme on vit avec un partenaire. Ces usagers sont tout disposés à parler des qualités de l'espace public et chaque planificateur devrait s'intéresser à ce qu'ils ont à dire. Il est typique qu'en plus d'entretenir une relation étroite avec la ville, ces gens en font une interprétation qui est très vieille. Selon cette dernière, la ville est un miroir du monde. L'usage symbolique de la cité a survécu jusqu'à nos jours, entre autres dans l'utilisation qu'en a faite Le Corbusier. Mais Le Corbusier ne pouvait pas voir le monde lorsqu'il regardait dans le miroir de la cité de son époque ou, plus exactement, il ne pouvait pas y voir le monde qu'il voulait y voir. C'est pourquoi il déclara que le miroir était vide.

Mes travaux de recherche font aussi apparaître la ville comme un miroir mais, de nos jours, ce sont des gens ordinaires qui le regardent. Et ils y voient réellement un reflet du monde, ne serait-ce que d'un monde fragmenté. A mon avis, ce genre de perception est une perception qui s'est déjà adaptée au monde reflété. C'est aussi une perception accompagnant la capacité qu'a l'individu à s'accommoder de la fragmentation du monde intérieur et extérieur. Plus spécifiquement: les habitants de Stockholm que j'ai interrogés commentaient en général les changements subis par le centre de la ville en me disant que l'atmosphère avait changé. Un espace qu'il avait été facile de s'approprier, avec une atmosphère urbaine dense, s'était transformé en un espace anonyme qu'il n'était plus possible de s'approprier. Selon mes interlocuteurs, cette relation était devenue impossible parce que l'espace semblait "absolument mort", comme le formula l'un d'eux. En d'autres termes, un espace destiné à être approprié doit permettre, et même encourager, les projections. Il s'agit de projections de type existentiel, qui reflètent des besoins vitaux tels que le besoin de confirmation et d'acceptance. Ce n'est que lorsque l'espace public satisfait à ces besoins qu'il peut devenir espace par lequel tout le monde se sent concerné. En Suédois, l'expression utilisée pour dire "un espace qui me concerne" est encore plus descriptive lorsque l'on utilise le verbe "toucher": *Rummet som berör mig* – un espace qui me touche.

Pourtant, lorsque les personnes interviewées déploraient la disparition de ce genre d'espaces dans le paysage urbain, elles faisaient aussi preuve d'une sensibilité leur permettant d'identifier les qualités qu'elles recherchaient lorsqu'elles les trouvaient. Il semble que le fait qu'elles aient été menacées de perdre encore plus de ce qui, pour elles, était un espace précieux, les rendaient plus conscientes et plus sensibles à cet aspect.

Bien sûr, pas tous mes interlocuteurs n'avaient cette conscience et cette sensibilité et ils ne paraissaient pas tous avoir une relation créative envers l'espace public. Ces différences reflétaient des personnalités et des biographies individuelles. Certains d'entre eux semblaient entretenir une relation assez profonde – je dirais presque un dialogue – avec leur environnement. D'autres semblaient moins conscients du fait qu'ils

avaient déjà établi un rapport avec leur environnement; d'autres encore paraissaient ne pas oser "révéler" leur rapport personnel avec l'espace public. En fonction de ces variations, je suis d'avis que la relation homme-environnement peut encore être développée.

Je voudrais revenir aux raisons qui me font considérer qu'il est important de libérer la capacité individuelle à développer une relation avec l'environnement en général et l'espace public en particulier. Parmi mes interlocuteurs, ceux qui avaient cette relation semblaient vivre une vie plus pleine, mais ils étaient aussi plus sensibles – je l'ai dit – au fait que l'espace public peut satisfaire des besoins existentiels. Du fait de leur conscience d'un dialogue permanent entre homme et environnement, ces personnes étaient en mesure de formuler des besoins existentiels et d'en retrouver l'expression dans le monde extérieur. Elles fournissent donc des jalons à ceux qui s'intéressent à la qualité de l'espace public en tant qu'espace collectif, et en tant qu'espace porteur d'un sens personnel. Mes interlocuteurs spécifièrent aussi les qualités de l'espace public de manière très personnelle, en utilisant des qualificatifs comme: contenant et porteur de guérison, stimulant et excitant, mystérieux et surprenant, plein de promesses et de réconfort – associant toujours ces qualités aux espaces publics de la ville de Stockholm ou à ceux d'autres villes européennes qui semblaient offrir les dimensions souhaitées. Il paraît donc évident que, pour ces individus, avec leur manière propre de regarder et de vivre la ville, l'espace public a retrouvé sa fonction d'espace vital.

Un manque de sensibilité envers les dimensions de l'espace vital ne se trouve bien sûr pas qu'en Suède. D'autres villes européennes sont reflet de cette tendance contemporaine. Ceci signifie que nous avons tous, en tant que sociologues, planificateurs et architectes européens, un cadre de référence commun. Mais, à mon avis, nous avons aussi un intérêt en commun: l'espoir de regagner un territoire précieux, une approche plus humaine de l'espace public.

#### BIBLIOGRAPHIE

WERNER, K. (1991), *The City as Living Space. Stockholmers on the City* (Bygghälsöversynsrapport T5: 1991, Stockholm).

### **Programme du Symposium**

*voir page 6*